

UNIVERSITÉ DE PARIS

IDÉES DE JÉSUS

SUR LA

PAUVRETÉ ET LA RICHESSE

THÈSE

*Présentée à la Faculté de théologie protestante
de Paris pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 2 mars 1900.
Vendredi à 4 heures.*

PAR

HENRI JONTE

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DU RECUEIL GÉNÉRAL DES LOIS ET DES ARRÊTS
ET DU JOURNAL DU PALAIS

Ancienne Maison **L. LAROSE ET FORCEL**

22, rue Soufflot, 22

L. LAROSE DIRECTEUR DE LA LIBRAIRIE

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

IDÉES DE JÉSUS

SUR LA

PAUVRETÉ ET LA RICHESSE

THÈSE

*Présentée à la Faculté de théologie protestante
de Paris pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 2 mars 1900
Vendredi à 4 heures*

PAR

HENRI JONTE



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DU RECUEIL GÉNÉRAL DES LOIS ET DES ARRÊTS
ET DU JOURNAL DU PALAIS

Ancienne Maison **L. LAROSE ET FORCÉL**

22, rue Soufflot, 22

L. LAROSE DIRECTEUR DE LA LIBRAIRIE

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. EHRHARDT, *président de la soutenance*

MM. EHRHARDT	}	Examineurs.
ALLIER		
RÉVILLE		

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MON PÈRE

A M. GEORGES MACLER Pasteur



Digitized by the Internet Archive
in 2026

IDÉES DE JÉSUS

SUR LA PAUVRETÉ ET LA RICHESSE

INTRODUCTION

§ I

Critique des Sources.

Comment devons-nous comprendre les rares paroles de Jésus qui se rapportent aux questions sociales ? L'enseignement du Christ n'est pas un « corpus doctrinarum », où nous puissions puiser des solutions sur tout et pour tout. Ses paroles tiennent toute leur importance des circonstances historiques qui les accompagnent et se prêtent mal aux généralisations. L'état d'âme de ses auditeurs détermine la forme particulière de ses entretiens. Détacher violemment les idées sociales de Jésus des circonstances historiques, du milieu, du but poursuivi, pour en faire des maximes gé-

nérales, absolues, c'est méconnaître l'esprit du Maître. D'ailleurs la forme parabolique de la plupart des passages que nous aurons à examiner, empêche toute explication littérale. Jésus veut exercer une action personnelle sur le cœur de ses auditeurs ; ses paroles sont esprit et vie.

Mais s'il est important de se rendre compte du caractère des paroles que les évangiles attribuent à Jésus, il est encore plus nécessaire d'en examiner l'authenticité. Une brève étude critique est donc nécessaire. Nous admettons avec la critique moderne que Marc ou un Proto-Marc a été avec les Logia de Matthieu, la base de nos évangiles actuels. Mais il y a dans Luc toute une série de récits qui n'ont de correspondant nulle part. Beaucoup de théologiens (1) ont pensé reconnaître dans ces fragments l'influence de l'ébionitisme ; ils ont cru, pour cette raison, devoir attribuer à l'auteur du troisième évangile des tendances ébionites. D'autres se sont imaginé pouvoir expliquer le caractère particulier des récits et des paraboles en question en rappelant que Luc a été disciple de l'apôtre Paul (2). Nous estimons que les uns et les

(1) Schleiermacher, de Wette, Meyer, Hilgenfeld, Weizsäcker, Keim, B. Weiss, etc.

(2) Holzmann. B. Weiss considère l'ébionitisme de Luc comme une conséquence de la doctrine de Paul et appuie son affirmation sur II *Cor.* viii, 14-15.

autres se sont trompés. Nous pensons que Luc a tout simplement emprunté ces passages à une source spéciale, en les remaniant peut-être un peu, mais en leur laissant néanmoins leur caractère propre. Il déclare, dans son prologue, qu'il a consulté plusieurs sources ; parmi ces sources se trouvait évidemment celle à laquelle il a fait ces importants emprunts (1). Quelle est la valeur historique de cette source ? Pour nous en rendre compte, il importe de nous souvenir que la tradition à laquelle nous devons la connaissance des paroles de Jésus-Christ a été orale avant d'être écrite, et qu'elle s'est formée sous l'empire de préoccupations qui n'étaient rien moins qu'exclusivement historiques. Chaque groupe chrétien était disposé à prêter à Jésus ses propres tendances et l'interprétation qui était donnée aux paroles du Maître finissait par déterminer dans une certaine mesure la forme dans laquelle elles étaient transmises aux générations futures. Nous étonnerons-nous dès lors que les paroles de Jésus relatives à la richesse et à la pauvreté aient aussi subi quelques transformations en traversant des milieux dans lesquels régnaient la défiance et l'indignation à l'égard des riches ? C'est ainsi que nous croyons devoir expliquer le caractère particulier

(1) *Luc.* ix, 51 à XVIII, 14.

de certains passages du troisième évangile. Ce n'est pas Luc qui leur a imprimé ce caractère, il les a puisés tels quels dans une de ses sources les plus importantes. Cette source mérite au plus haut point notre attention ; nous n'en ferons cependant usage que sous le bénéfice des considérations que nous venons d'exposer, c'est-à-dire que nous inclinons à croire que la pensée de Jésus y a subi l'influence de certains milieux dans lesquels on était disposé à associer étroitement l'idée de piété à celle de pauvreté (1).

§ II

Historique de la question.

Avant d'aborder notre étude, nous voudrions donner un rapide aperçu sur les travaux dont les idées sociales de Jésus ont été l'objet jusqu'à présent.

(1) *L'épître de Jacques* fait connaître un de ces milieux où aurait pu être écrit « l'évangile missionnaire ». Cet écrit nous montre quelle place importante la question sociale tenait dans les communautés palestiniennes et combien était vif l'antagonisme entre la piété étroite, mais ardente, des pauvres et l'esprit plus ou moins mondain qui animait les riches.

C'est Renan (1) qui, le premier, a attiré sur cette importante question l'attention des théologiens. Il fait du Christ un doux révolutionnaire. « Le pur ébionitisme, dit-il, c'est-à-dire la doctrine que les pauvres seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus (2). » Le royaume de Dieu sera le « festin des pauvres », l'avènement des petits. Dans la nouvelle économie, les grands, les lettrés, les prêtres, devront céder aux pauvres, aux boiteux, aux ignorants la place d'honneur.

Cette solution qui ne voit dans l'Evangile de Jésus qu'une réponse un peu naïve aux plaintes des pauvres, tenait trop peu compte des éléments les plus importants du problème à résoudre, pour être acceptée dans la forme qu'elle revêt chez l'auteur de la « Vie de Jésus ». Cependant il avait ouvert une voie dans laquelle d'autres sont entrés.

Todt (3) a exposé le contenu social du Nouveau Testament en le comparant aux doctrines socialistes modernes. Il a voulu démontrer que l'on peut trouver dans le Nouveau Testament non seu-

(1) *Vie de Jésus*, 15^e éd., 1876, et *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*.

(2) *Vie de Jésus*, 15^e éd. 1876, page 179.

(3) R. Todt, *Der radikale deutsche Socialismus und die christliche Gesellschaft*, 2^e édit. 1878.

lement des principes généraux, mais aussi un système social complet, grâce auquel il nous est possible de résoudre toutes les questions économiques conformément à la doctrine de Jésus.

J. Weiss (1), recherchant ce que pensait Jésus de sa messianité et du royaume de Dieu, déclare que le Christ a partagé la plupart des vues eschatologiques de son peuple. Voulant être le fondateur du nouveau royaume messianique, il a demandé à ses disciples de renoncer à tout ce qui pourrait les empêcher d'y avoir accès. La richesse est un des obstacles les plus insurmontables ; c'est une chaîne maudite dont on doit se défaire.

Les pasteurs allemands, Stoecker et Naumann, continuent en Allemagne le mouvement socialiste chrétien inauguré par Todt, en s'appuyant, eux aussi, sur les paroles de Jésus, mais pour les interpréter autrement que leurs prédécesseurs. Stoecker voit dans l'évangile la plus grande puissance sociale, mais il n'y cherche pas de préceptes économiques ; il n'y cherche qu'une règle supérieure à laquelle toutes les considérations économiques doivent se subordonner. Naumann voit en Jésus le patron des pauvres. Il ne tire point de l'évangile une théorie économique, il recommande

(1) J. Weiss, *Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes*. Göttingue, 1892.

simplement de suivre l'exemple du Maître, de nous comporter comme lui vis-à-vis du « Mammon de l'injustice ». La conduite de Jésus doit nous aider à comprendre ses idées sociales (1).

Contrairement à ces théologiens, d'autres pensent que Jésus a été beaucoup plus large et qu'il nous a laissé l'entière liberté de disposer des biens terrestres comme nous l'entendrons. Ils s'efforcent d'élargir les idées sociales de Jésus en les spiritualisant. Bousset (2), dans un livre qui est la contre-partie de celui de J. Weiss, déclare que Jésus n'a pas vu dans les richesses un obstacle insurmontable ; elles sont simplement des dangers pour l'âme. Jésus n'a pas la haine des riches, il les regarde bien plutôt avec compassion. La même modération apparaît dans Titius (3). « Jésus n'a jamais exigé, comme condition du salut, le renoncement aux biens terrestres. » Les exigences de Jésus sont intérieures, spirituelles ; le Maître oppose simplement les trésors célestes, cachés dans le ciel, aux trésors terrestres passagers.

Enfin, Rogge (4) a présenté, en ces derniers

(1) Voir l'article *Christlich-social*, publié par la *Revue socialiste* de Max Harden, *die Zukunft*, année 1876.

(2) Bousset, *Die Predigt Jesu in ihrem Gegensatz zum Judenthum*, 1892.

(3) Titius, *Die neutestamentliche Lehre von der Seligkeit*, p. 76.

(4) *Der irdische Besitz im Neuen Testament*, 1897.

temps, une étude faite avec beaucoup de conscience et de modération. Il expose assez bien les différents côtés de la question et aboutit à ces conclusions : Jésus, se mettant au-dessus des choses terrestres et contingentes, se cantonne dans le domaine religieux et laisse pleine et entière liberté à l'individu vis-à-vis du monde et de ses biens.

PREMIÈRE PARTIE

Le problème de la richesse et de la pauvreté dans l'Ancien Testament et dans le Judaïsme.

Le problème de la richesse et de la pauvreté, qui divise les nations modernes, s'est-il posé pour les habitants de la Terre-Promise ? Jahvé avait promis aux Israélites un pays « découlant de lait et de miel », où il ne devait pas y avoir de pauvres (1). La fertilité de la terre, les conditions climatiques auraient contribué pour beaucoup à la réalisation de cette promesse, s'il avait été possible qu'un coin de la terre échappât à l'éternelle misère. D'ailleurs la pauvreté orientale ne fut jamais trop écrasante, et ne peut être comparée au paupérisme moderne. Pendant la moitié de l'année, on pouvait, à l'instar de Jacob, dormir à la belle étoile, et facilement apaiser sa faim avec quel-

(1) *Deutéronome*, xv, 4.

ques fruits, quelques grains d'orge ou de froment. Malgré ces conditions d'existence si favorables, l'opposition entre riches et pauvres ne fit que grandir et aboutit, dans le judaïsme, à une haine violente. Avant d'étudier la solution que Jésus a donnée à ce problème troublant, nous voulons exposer les remèdes que l'Ancien Testament a voulu apporter au paupérisme au sein du peuple d'Israël.

§ I

Les prophètes, défenseurs des pauvres.

Les prophètes d'Israël ont été, avant tout, des hommes de justice. Leur prédication sociale se résume en ce seul mot. Le plus grand reproche qu'ils adressent à leur peuple, outre l'idolâtrie, l'infidélité à Jahvé, c'est de méconnaître le droit du pauvre. Ils blâment le goût du lucre qui perdra Israël et s'élèvent contre le luxe et les vices des hautes classes. Les remèdes à tous ces maux sociaux sont toujours les mêmes : c'est l'obéissance à Jahvé, le retour à la vie primitive. L'âge d'or pour les prophètes hébreux, c'est le temps où

tout le peuple était adonné à la vie des champs, où les juges et les rois quittaient la charrue pour combattre les ennemis d'Israël. Amos, au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, reprochait déjà à ses contemporains de s'être construit de belles maisons d'hiver et d'été (1), de se coucher dans des lits d'ivoire et sur des tapis de Damas (2), et surtout d'user de violence envers les petits. Aussi parce qu'ils « entassent dans leur palais les produits de la violence et de la rapine (3) », « parce qu'ils ont foulé le misérable.... qu'ils ont opprimé le juste et violé le droit du pauvre au Tribunal (4) », l'Eternel les châtiara. Ces imprécations se retrouvent chez Esaïe : « de quel droit foulez-vous mon peuple et écrasez-vous la tête des pauvres (5) ? » ; chez Jérémie, « Malheur à celui qui bâtit sa maison par l'injustice... ils ne défendent pas la cause de l'orphelin, ils ne font pas droit aux indigents (6) » ; chez Ezéchiel : « Chez toi tous les princes d'Israël usent de leur force pour répandre le sang, chez toi on maltraite l'étranger, chez toi on opprime la veuve et l'orphelin... Tu prends

(1) *Amos*, III, 15.

(2) *Amos*, III, 12 ; VI, 4.

(3) *Amos*, III, 10.

(4) *Amos*, V, 10-15.

(5) *Esaïe*, III, 13.

(6) *Jérémie*, VI, 25-29.

l'intérêt et l'usure, tu dépouilles ton prochain par la violence (1). »

La plupart des prophètes faisaient entrevoir un jour lointain où les pauvres et les affligés auraient leur revanche et où les oppresseurs puissants seraient châtiés. Cette « année de la bienveillance de l'Eternel », ce « jour de Jahvé » dont la perspective fuyait sans cesse devant les regards des croyants, n'en étaient pas moins attendus avec une confiance toujours croissante et les idées messianiques revêtaient une forme toujours plus concrète.

§ II

La Loi.

Nous ne pouvons songer à donner une étude critique des différents documents qui ont formé la législation hébraïque ; nous étudierons la Loi dans son ensemble et avec une extrême brièveté. Trois principes ont inspiré la législation sociale d'Israël et ont contribué à la pénétrer d'un esprit de fraternité et de solidarité. Le premier de ces principes est celui-ci : les Israélites possèdent un

(1) *Ezéchiel*, xxii, 6-22.

maître commun, Jahvé, et sont liés à lui par un même contrat, la loi ; voici le second : ils ont une commune origine, Abraham. Le troisième, enfin, est le suivant : Jahvé lui-même a réparti le sol de la terre promise, à parts égales entre les familles d'Israël (1), et personne n'a le droit de renverser l'ordre qu'il a lui-même établi.

Comme on n'avait pas pu empêcher la formation d'un prolétariat et l'accaparement d'une grande partie du sol par une classe riche relativement peu nombreuse, on dut se contenter d'affirmer d'une manière indirecte le droit des non-propriétaires à un sol, de la possession directe duquel ils étaient exclus, et le droit des anciens propriétaires de recouvrer les biens qu'ils avaient perdus.

C'est ainsi que naquirent deux institutions très remarquables, l'année sabbatique et l'année du Jubilé. Tous les sept ans la terre devait rester en jachères ; le produit des champs et les fruits des arbres appartenaient de droit aux pauvres (2). Il est vrai que les documents législatifs les plus récents donnent de cette institution sociale une explication toute cultuelle : le repos de la terre apparaît comme un hommage à Jahvé, le vrai pro-

(1) *Josué*, xii.

(2) *Exode*, xxiii, 10.

priétaire du sol (1). Mais il existe une autre particularité de l'année sabbatique qui tend plus spécialement à atténuer le paupérisme en Israël : c'est que, tous les sept ans, les créanciers devaient remettre leurs actes débiteurs insolvables (2).

Quant à l'année du jubilé, elle a son but différent de celui de l'année sabbatique. Elle devait se célébrer tous les cinquante ans. En cette année de restitution et d'affranchissement, les propriétés devaient retourner à leurs anciens propriétaires et ceux qui s'étaient vendus comme esclaves retrouver leur liberté (3). Une loi probablement antérieure à celle du jubilé avait même prescrit d'affranchir l'esclave hébreu au bout de la sixième année de sa servitude, et recommandé de ne pas les laisser partir les mains vides (4). La terre dans la pensée des législateurs devait être inaliénable comme la liberté des personnes.

Le droit de rachat permettait encore au vendeur de racheter sa propriété aussitôt qu'il le pouvait (5) et s'il s'était vendu lui-même comme es-

(1) C'est le Code sacerdotal qui donne cette explication ; il ne dit pas que les fruits et les produits de la terre doivent être abandonnés aux pauvres (*Lév. xxv*).

(2) *Deut. xv, 1* et ss.

(3) *Lév. xxv*.

(4) *Deut. xv, 12* et ss.

(5) *Lév. xxv, 23-28*.

clave, il avait le droit de se faire racheter par ses parents (1).

Telles sont les prescriptions légales qui devaient enrayer la formation d'une classe pauvre en Israël et subvenir aux besoins du prolétariat existant. Le pauvre, comme on le voit, a des droits; il n'est pas abandonné à la bonne volonté souvent paresseuse du riche. La loi prescrit l'exercice de la charité. Il est recommandé de ne pas oublier l'Israélite pauvre dans les festins de la fête des tabernacles (2); il a le droit de glaner, de grappiller (3). Il n'est pas permis au débiteur de prendre comme gage le manteau qui sert de couverture au pauvre (4). Le salaire de l'ouvrier doit lui être payé le jour même (5). Il est même défendu à l'Israélite de prêter à intérêt à son compatriote (6). Comme on le voit, la loi s'efforce d'atténuer les maux de l'indigence par un ensemble de prescriptions, admirables d'équité et de justice. Certes, elles n'ont pas été toutes mises en pratique : l'année du jubilé ne fut peut-être jamais observée ; mais elles sont l'expression de la bonne

(1) *Lévit.* xxv, 47-52.

(2) *Deut.* xv, 15 et ss. ; xvi, 13-14.

(3) *Exode*, xxii, 25-28.

(4) *Exode*, xxii ; xxvi ; 27.

(5) *Deut.* xxiv, 14-25.

(6) *Deut.* xxiii, 19-20.

volonté des législateurs d'Israël à apporter une solution au problème troublant de la pauvreté et de la richesse.

§ III

Documents post-exiliques et la pratique de la charité juive jusqu'à Jésus-Christ.

La caractéristique de l'époque, qui s'étend depuis le retour de l'exil jusqu'à Jésus-Christ, est l'observation minutieuse de la loi. L'esprit de justice et de miséricorde des prophètes se maintint quelque temps encore dans les prescriptions sociales des moralistes. Dans les psaumes, on identifie parfois les impies avec les riches, les fidèles avec les malheureux, les humbles (1). Le psaume 15^e fait un portrait de l'homme qui marche dans l'intégrité en disant « qu'il ne fait point de mal à son semblable... qu'il n'exige pas d'intérêt à son argent et n'accepte pas de don contre l'innocent (2) ». De même dans les *Proverbes*, les devoirs envers le prochain sont cités très souvent :

(1) *Psaume*, x, 12 ; xii, 6 ; xxxvii, 14, etc.

(2) *Psaume* xv. Ce psaume appartient à l'époque post-exilique.

« heureux celui qui a pitié des misérables (1) ». Ils blâment fortement l'oppression des misérables : « Celui qui se moque du pauvre outrage celui qui l'a fait (2) ».

Avec les *Proverbes*, la *Sapience* de Jésus, fils de Sirach, l'aumône apparaît de plus en plus comme une œuvre méritoire ; elle peut effacer les péchés (3). L'utilitarisme un peu vulgaire de ces deux livres fait que la plupart des prescriptions sociales sont d'une « honnêteté fort bourgeoise (4) ». La richesse y est appréciée. La *Sapience* a plusieurs passages qui se rapprochent de certains conseils du Christ ; elle engage à ne pas se fier aux richesses et à fuir l'avarice (5).

L'aumône apparaît de plus en plus comme remède au paupérisme. Les rabbins s'appliqueront à la réglementer et étoufferont l'ancien esprit de fraternité national par la sécheresse de leurs prescriptions. M. Aquilas Quiévreux caractérise cette période en ces termes : « La sympathie pour le pauvre et le misérable, qui apparaît chez les prophètes comme le pieux serviteur de Jahvé, a été remplacée par la pitié pour l'indigent ; l'égalité

(1) *Proverbes*, xiv, 21.

(2) *Proverbes*, xvii, 5.

(3) *Proverbes*, xvi, 6 ; *Sapience*, iii, 30.

(4) Renan, *Histoire d'Israël*, tome IV, page 238.

(5) *Sapience de Jésus fils de Sirach*, v, 1 ; xiv, 3.

du pauvre et du riche, qui est la base de la loi, a été remplacée par l'aumône (1) ». Nous ne citerons pas ici tous les préceptes rabbiniques qui ont pour but le développement pratique de la bienfaisance (2); quelques-uns s'élèvent à une haute idée de la charité. Hillel, le célèbre contemporain de Jésus, disait : « Celui qui augmente l'aumône, augmente la paix ». Il résumait aussi toute la loi dans l'amour du prochain. Mais il n'en est pas moins vrai que l'aumône était devenue un « opus operatum », une œuvre méritoire que pouvaient seuls accomplir les heureux de la terre. Jésus a sans doute mis en pratique les prescriptions charitables des Pharisiens ; mais il a agrandi à l'infini le domaine de la charité et les devoirs envers le prochain. Il reprochait aux Pharisiens de payer la dîme de la menthe, de l'aneth, du cumin et de négliger les devoirs plus importants que commandent la loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi (3). Il fait dépendre l'amour du prochain de l'amour pour le Père Céleste. La charité doit jaillir du cœur de l'enfant de Dieu, source d'amour que le Père alimente ; le prochain n'est plus le frère juif, mais tout homme

(1) A. Quiévreux, *Morale sociale de Jésus*, page 35.

(2) Voir dans la *Mischnah*, le traité *Péah*.

(3) *Matth.*, xxiii, 23.

qui a besoin du secours et de l'aide de ses frères (1).

La législation sociale, telle que l'avaient conçue les auteurs des différents codes qui constituent la loi dite mosaïque, n'atteignit donc point son but. Le judaïsme, sans renier l'esprit qui avait inspiré cette législation renonça pourtant à l'idéal d'une société dont les institutions seraient basées sur les principes de la fraternité et de la solidarité. Il devint profondément utilitaire. C'est ce que démontre, entre autres preuves, l'accueil favorable que reçut une proposition du célèbre docteur Hillel qui ne tendait à rien d'autre qu'à l'abrogation, par voie indirecte, d'une des dispositions les plus caractéristiques de l'ancienne législation sociale. Voyant que la loi, qui ordonnait aux créanciers de remettre, toutes les années sabbatiques, leurs dettes aux débiteurs insolvables, avait, malgré les objurgations du *Deutéronome*, pour résultat de rendre les capitalistes trop prudents, au grand détriment des pauvres qui sollicitent d'eux un prêt, il proposa d'autoriser les emprunteurs à déclarer, par acte dressé devant un tribunal, qu'ils renonçaient aux bénéfices de la dite loi. Cette mesure était assurément sage. Elle n'en prouve pas

(1) Voir Wabnitz, *La charité et son organisation au temps de Jésus-Christ et des Apôtres*. Montauban 1894.

moins qu'un esprit individualiste et pratique avait succédé à l'esprit de charité et de fraternité qui s'était manifesté dans la législation mosaïque.

N'oublions pas toutefois que si cet esprit semble à peu près éteint dans la grande communauté israélite, il est demeuré vivant dans le petit groupe des Esséniens. Philon et Josèphe sont d'accord pour nous rapporter que les Esséniens vivaient sous le régime de la communauté absolue des biens. Quiconque entra dans cet ordre remettait tout son avoir à la communauté. Les fruits de leurs champs, les salaires gagnés par quelques-uns d'entre eux étaient mis en commun. Il est vrai que les Esséniens ne purent observer cette règle qu'en formant une sorte de congrégation monastique peu nombreuse, mais toujours est-il qu'ils rendaient un témoignage significatif à la puissance de l'amour fraternel sérieusement pratiqué. Peu nous importe ici de savoir si leur règle sociale est l'effet d'une renaissance de l'esprit des prophètes et des anciens législateurs d'Israël ou de l'influence grecque sur certains milieux juifs. Ce qui est certain, c'est que l'exemple qu'ils donnaient ne pouvait pas ne pas avoir un certain retentissement dans le monde israélite.

Dans les sphères officielles il n'y avait plus d'enthousiasme pour les réformes sociales. Les Sadducéens étaient des mondains satisfaits, les Phari-

siens étaient trop préoccupés de leurs espérances eschatologiques pour penser à une transformation de la société. Mais parmi les petits et les humbles il y avait des affamés de justice qui se nourrissaient de la lecture des psaumes et des prophètes. Ceux-là pouvaient difficilement comprendre que l'observation sèche et formaliste de la loi fût l'accomplissement de la volonté de Dieu. Il leur semblait qu'elle ne régnait pas dans une société, dans laquelle l'opulence côtoyait la misère, ni dans le cœur de ceux qui faisaient l'aumône plutôt en vue d'acquérir des mérites devant Dieu et devant les hommes que pour obéir à une impulsion miséricordieuse. Aussi lorsque Jean-Baptiste fit de nouveau entendre les accents des anciens prophètes, des foules nombreuses se pressèrent autour de lui. Il prêchait la repentance en vue d'une catastrophe prochaine, mais cette repentance devait se manifester par un esprit de justice et de charité. A une morale relâchée ou stérile il oppose une morale active. Il vit en ascète non pour recommander la vie contemplative, mais pour donner l'exemple d'un renoncement sérieux et fécond. Ce qui caractérise l'œuvre du prophète du Jourdain, c'est qu'il a su unir étroitement les deux mobiles les plus puissants qu'offrait la religion d'Israël, la foi en l'action de Dieu et l'appel à l'activité de l'homme, la conviction que Dieu établira la justice ici-bas et

le sentiment du devoir qui incombe à l'homme de préparer son œuvre. Une eschatologie très avancée a contracté alliance chez lui avec un sentiment très vif des misères et des besoins du temps présent. La question sociale dès lors est posée sous une forme nouvelle. Jean l'a combinée avec une conviction qui peut aussi bien en hâter la solution qu'en détourner la pensée des hommes.

DEUXIÈME PARTIE

L'enseignement de Jésus.

§ I

Milieu où paraît Jésus. Influences reçues.

Jésus est né dans une famille de charpentier. Sa jeunesse s'est écoulée au milieu du peuple. Lui-même reprit le métier paternel et gagna sa vie par le travail de ses mains. Il ne connut que la vie simple et n'en sortit jamais. L'ingénuité de ses conceptions sur le monde, son ignorance du luxe, nous le montrent enfant du peuple. C'est au milieu des hommes qui avaient labouré la terre, fauché le froment, taillé la vigne, pressuré l'olive, que se forma le trésor de son âme. C'est dans la classe pauvre qu'il rencontra ces Israélites pieux

qui attendaient avec foi l'heure messianique. On sait qu'à ce moment-là les personnes riches et aisées pouvaient seules se mettre en règle avec la loi. « L'homme du peuple, forcé de peiner pour subvenir à son entretien et à celui de sa famille, se voyait à chaque instant dans la nécessité de transgresser la loi. On comprend les angoisses et les luttes intérieures occasionnées par un tel ordre de choses. Un pieux Israélite, résolu à servir son Dieu, sacrifiera son temps et son argent. Après la gêne, la misère entrera dans la famille. Cette histoire lamentable fut celle d'un grand nombre de petites gens que leur fidélité à la loi, telle que l'entendaient les Scribes et les Pharisiens, réduisit à l'indigence (1) ». Déjà au temps des prophètes, le pauvre était le pieux serviteur de Jahvé ; de même et dans une plus grande mesure à l'époque de Jésus-Christ, la pauvreté était pour beaucoup une auréole de piété. Voilà pourquoi, dans l'esprit de Jésus, elle fut toujours rattachée à l'idée d'une certaine sainteté.

Dans les pays orientaux, les richesses servaient beaucoup plus aux jouissances que dans nos pays civilisés. La civilisation grecque avait pénétré dans l'aristocratie juive. L'abandon des vieux

(1) *Revue Chrétienne*, mars 1895. Les pauvres en Israël.
E. Ménégoz.

usages, de la simplicité des pères, paraissait un épouvantable scandale aux yeux des simples. Jésus était froissé par ce luxe insolent qu'il voyait de très loin ; les richesses lui apparaissaient comme ouvrières ou héritières d'iniquité. Toutes ces impressions d'enfant, de jeune homme, subsisteront et feront qu'il restera toujours bienveillant pour les petits et froid à l'égard des riches. D'ailleurs ces derniers se montreront presque toujours rebelles à sa prédication. Les pauvres, les misérables, les malheureux, les malades, vont en foule écouter le nouveau prophète ; les grands se tiennent dans une dédaigneuse réserve. Les circonstances extérieures viennent donc fortifier en lui les impressions du milieu et agrandir encore sa sympathie profonde pour les uns et sa défiance à l'égard des autres.

Il nous semble par contre que l'on a beaucoup exagéré l'influence que les partis politiques du temps ont exercée sur Jésus (1). Quel rapport cet homme du peuple, ce charpentier ignoré, aurait-il pu avoir avec les Sadducéens, conservateurs et aristocrates, alliant au formalisme le plus sec, un fanatisme bigot. Quant au pharisaïsme, il semble

(1) M. Schuré, théologien amateur et fantaisiste, soutient dans son livre, *Les Grands Initiés*, que Jésus a puisé toute sa doctrine dans les cavernes esséniennes, et que c'est là que s'est écoulée la période ignorée de sa vie.

bien que l'opposition qu'il devait lui faire n'est que le fruit d'une expérience assez longue. Primitivement en communion d'idées et de croyances avec eux, il ne s'est séparé des Pharisiens qu'après avoir mesuré toute la stérilité de leur formalisme. La lutte, d'ailleurs, ne se terminera que sur le Calvaire.

Les idées sociales de Jésus se rapprocheraient beaucoup plus de certains préceptes esséniens. Toutefois il ne peut absolument pas être démontré que Jésus ait subi l'influence de cette secte. Sans doute l'organisation en communauté des disciples, avec une caisse commune, ressemble beaucoup à celle des Esséniens. Mais cette ressemblance peut fort bien n'être que fortuite. La morale de Jésus n'est pas ascétique, et s'élève bien au-dessus des aspirations d'une secte étroite et fermée. Il ne se retire pas dans un cloître, où sa parole aurait été sans écho ; mais de l'aube du jour à son déclin, il s'en va annoncer le royaume de Dieu au hasard des routes galiléennes.

Les communautés esséniennes formaient une élite de purs. C'est la notion de pureté légale qui les a conduits à se séparer du monde et à vivre en communautés fermées. Jésus demande la pureté intérieure. Ce sont les mauvaises pensées sortant du cœur qui souillent l'homme : les murs des couvents, les solitudes des déserts ne les écartent point.

§ II

Le royaume de Dieu.

L'étude de la notion de Jésus sur le royaume de Dieu est capitale pour notre sujet. Sa morale sociale a naturellement subi l'influence de ses idées sur les desseins de Dieu à l'égard d'Israël et de l'humanité. Il devait nécessairement accorder plus ou moins d'importance aux choses terrestres et à la répartition des biens de ce monde suivant l'idée qu'il se faisait de la nature du royaume de Dieu et suivant la manière de son établissement sur la terre.

L'ancien Israël a conçu le bonheur comme terrestre. Ce qu'il demande à Jahvé, c'est la prospérité matérielle, la victoire sur les ennemis. Le salut n'est pas autre chose qu'une délivrance temporelle de tous les maux et de tous les malheurs. La sanction de Dieu se manifeste par des châtiments ou des récompenses terrestres. Cependant le peuple élu était toujours foulé aux pieds par les nations victorieuses, des malheurs sans nombre tombaient sur lui ; les méchants n'étaient pas toujours punis, ni les bons récompensés. On

en vint à espérer un jour de complète revanche ; « au grand jour de Jahvé » il y aura un rétablissement définitif. Toutes les injustices seront réparées, et ceux qui avaient insolemment triomphé seront châtiés à leur tour. Les apocalypses juives ont développé ces espérances. Dans les derniers siècles avant Jésus-Christ, l'eschatologie va se développer à côté de la Loi qui n'est guère qu'un code de justice sociale se réalisant sur la terre. L'idée de la résurrection apparaît pour la première fois dans l'apocalypse de Daniel, sous le règne d'Antiochus-Epiphanes. Dès lors une attente générale du moment prochain où sera manifestée la royauté de Dieu, se fait jour. Dans l'apocalypse de Baruch, ce royaume, cette Jérusalem nouvelle, est déjà préparée dans le Ciel, d'où elle descendra tout à coup.

La venue du royaume devait être précédée par l'apparition du Messie. Selon l'apocalypse d'Esdras, il devait régner 400 ans avant l'établissement définitif de toutes choses.

Telles étaient les espérances qui avaient cours en Israël. Jésus les a partagées non sans doute dans tous leurs détails, mais dans leurs grandes lignes, avec ses contemporains. Sa notion du royaume sort, en droite ligne, des idées eschatologiques de son peuple. Il a reçu dans son cœur l'assurance que lui-même était le Messie, le lieu-

tenant de Dieu sur la terre. Il sait aussi que la fin du monde doit suivre de très près la venue du Messie. Aussi Jésus met constamment sous les yeux de ses auditeurs cette perspective terrifiante : « Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche (1). »

L'opposition qu'il rencontra fit peu à peu entrer l'idée de la mort dans son horizon, mais cette évolution, qu'une expérience douloureuse lui fit faire, ne change en rien ses idées reçues et acquises. Il est convaincu qu'il lui faut souffrir et mourir sur la croix ; il est convaincu, aussi, qu'il reviendra peu de temps après, dans sa gloire messianique, pour exercer un jugement définitif et triompher de toutes les puissances de ce monde.

Jésus annonce donc le royaume de Dieu dans un sens nettement eschatologique ; mais, comme Jean-Baptiste, il fait de cette conviction eschatologique le point de départ d'une prédication morale d'un caractère nouveau. Puisque le royaume de Dieu est proche, ne nous imaginons pas qu'il suffise d'accomplir d'une façon mécanique les prescriptions de la Thorah, efforçons-nous de remplir les conditions d'entrée dans le monde nouveau qui va succéder au monde finissant.

(1) *Marc*, I, 15 ; *Matth.*, IV, 23.

§ III

Influence de la notion du royaume de Dieu sur la morale sociale de Jésus.

Dans quel sens la pauvreté est-elle une de ces conditions d'entrée dans le royaume ? Le pressant appel que Jésus adressait à ses contemporains peut se résumer en un seul verset : « Le temps est accompli, le royaume de Dieu est proche, repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle (1). » La repentance, la foi en la venue prochaine du royaume, la recherche de la justice, telles sont les conditions essentielles du salut messianique (2). Rechercher le royaume de Dieu, premièrement, c'est-à-dire, avant tout, toujours et partout, est la tâche de celui qui veut forcer les portes du royaume. Il résulte de ce commandement de Jésus que le cœur du disciple ne doit pas être partagé : « Nul ne peut servir deux maîtres (3). » Le royaume de Dieu est comme le trésor qu'un homme trouve dans un champ ; pour le

(1) *Marc*, I, 15.

(2) *Matth.*, III, 1-4 ; *Luc*, III, 3 ; *Matth.*, VI, 33.

(3) *Matth.*, VI, 24.

posséder il faut vendre tout ce qu'on a. Il est encore semblable à une perle de grande valeur qu'on ne peut acquérir qu'au prix de tous ses biens (1). S'il le faut, nous devons donc renoncer à tout pour avoir part au bonheur messianique : la famille, il faut la haïr, les biens terrestres, il faut s'en débarrasser (2). La pauvreté peut donc être, en certains cas, demandée comme condition de la vie éternelle. Mais il faut remarquer que la pauvreté n'est que le signe d'un renoncement autrement profond. C'est l'état intérieur, ce sont les sentiments du cœur qui importent seuls, et Jésus en juge d'après la grandeur des sacrifices accomplis (3).

Jésus n'a jamais ordonné, comme condition absolue et générale pour avoir accès au royaume, le renoncement aux richesses et aux biens de la terre ; mais dans tel cas particulier, il a pu de-

(1) *Matth.*, xiii, 44-46.

(2) *Luc*, xiv, 26.

(3) On s'est quelquefois appuyé sur les béatitudes de Luc pour prouver que la pauvreté est une condition d'entrée au royaume messianique. Il est certain que ce serait un grand argument si l'authenticité des béatitudes de Luc était prouvée. Mais Matthieu diffère, et semble leur donner une forme plus historique. D'ailleurs quand même Matthieu aurait spiritualisé une condition qui lui semblait trop matérielle, on peut encore expliquer la tournure de Luc en disant que Jésus promet le royaume à ses disciples, non en tant que pauvres, mais en tant que disciples fidèles.

mander à quelques-uns de ceux qui voulaient le suivre de vendre leurs biens et de les distribuer aux pauvres. C'est ce que nous voyons dans le récit du jeune homme riche, qui voulait être son disciple (1), et auquel Jésus ordonne de vendre tous ses biens et de les distribuer aux pauvres. Mais Jésus n'impose ce sacrifice que parce qu'il sera le signe extérieur d'un dévouement profond, d'un amour sincère. A ce moment-là, il a besoin de compagnons éprouvés qui puissent le suivre dans la voie douloureuse du sacrifice et de la mort. Il va monter à Jérusalem où il sait que le Fils de l'homme doit souffrir beaucoup, aussi demande-t-il beaucoup à ceux qui veulent partager ses derniers moments (2).

De même quand il recommande aux Pharisiens de donner aux pauvres ce qu'ils ont (3), c'est pour

(1) *Marc*, x, 17-31 ; *Matth.*, xix, 16, 30 ; *Luc*, xviii, 18-30. Ce récit se trouve dans les trois évangiles synoptiques. Matthieu semble donner raison à la théorie catholique de la moralité supérieure. Dans Matthieu, Jésus dit : « si tu veux être parfait, vends tous tes biens », c'est-à-dire : « si tu veux accomplir la loi dans sa plénitude et même la dépasser, vends tous tes biens, ou plutôt si tu veux parfaire ton sacrifice » etc.

(2) Voir pour les détails exégétiques de ce récit, *Hand-Commentar* de Holtzmann. Les synoptiques, pages 248-225, et Godet, *saint Luc*, 2^e édition, tome II, pages 259-267.

(3) *Luc*, xi, 41 : « Mais plutôt donnez en aumônes ce qu'il y a dans vos coupes et dans vos plats et toutes choses seront pures pour vous ».

combattre cet esprit de rapine et de méchanceté qui est en eux. L'abandon des biens terrestres est toujours pour Jésus un moyen et non un but, et n'est recommandé que dans des cas particuliers. Nous croyons cependant que Jésus a demandé ce renoncement aux richesses plus souvent qu'on ne le pense.

Ses disciples qui n'étaient pas riches, qui ne pouvaient pratiquer aucun métier, étaient toujours à la disposition de leur Maître. Ils ont donc dû sacrifier sinon leurs biens, du moins leur profession et les avantages qu'elle leur assurait (1). Cependant la sévérité de Jésus à l'égard des riches ne provient que de la triste constatation d'un fait historique. Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, parce que son cœur est forcément partagé. La conduite des grands, des prêtres, rebelles à son évangile, lui fait constater ce fait tous les jours de sa vie, aussi Jésus ne peut s'empêcher de montrer la préférence qu'il ressent pour la multitude des faibles, des petits et des opprimés. D'ailleurs leur position terrestre leur permet un détachement plus complet

(1) Les disciples de Jésus étaient presque tous pauvres. Les évangiles parlent cependant d'une maison appartenant à Pierre et d'une autre à Jean. Matthieu, quoique péager, ne devait pas être fortuné.

et les enchaîne moins à l'état actuel des choses (1). Les pauvres étaient ses seuls amis, il est naturel qu'il les préfère aux réfractaires et qu'il compte sur eux pour l'accomplissement de son œuvre messianique (2).

§ IV.

De l'emploi des richesses d'après Jésus.

Jésus ne considère ni la pauvreté comme une vertu, ni la richesse comme un vice. S'il est difficile aux riches de chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, cela ne leur est pas impossible. Si quelques-uns sont appelés à se dépouiller de leurs biens pour suivre Jésus et s'associer à son œuvre de prédication et de propagande, d'autres ne sont disciples que dans le sens large du mot. Il suffit qu'ils soient sans cesse prêts à faire tous les sacrifices qu'exige la cause de leur Maître.

(1) *Luc*, xvi, 20 ; vi, 20 ; ix, 22. *Matth.*, v, 3 ; xi, 5.

(2) Jésus a dû se conduire comme le Maître dans la parabole des Noces. Ayant invité tous les hommes au banquet du royaume des cieux, les grands, les riches s'excusent ; il est obligé de se contenter « des pauvres, des impotents, des boiteux et des aveugles ». *Luc*, xiv, 16-25.

Jésus n'impose donc pas aux siens l'abandon de tous leurs biens, mais il en règle l'emploi. D'après certaines paroles du Maître, on serait tenté de penser que, dans son esprit, les richesses sont surtout un moyen de mériter le salut, la félicité du monde à venir. N'est-ce pas là le sens de la parabole de l'économe infidèle (1) et des paroles à *Matthieu*, vi, 1-4, sans compter d'autres versets que l'on pourrait interpréter dans le même sens ? Si telle était vraiment la pensée de Jésus, il ne ferait que substituer à l'égoïsme grossier qui recherche les richesses comme source de jouissance et comme instrument de l'ambition, un égoïsme plus subtil qui y verrait uniquement le moyen d'assurer à leurs détenteurs des joies éternelles.

Tel n'a pas pu être le fond de la pensée de celui qui a mis au même rang que le commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », cet autre commandement, « et ton prochain comme toi-même ». Souvenons-nous à quel point Jésus, dans

(1) *Luc*, xvi, 1-12. Cette parabole a reçu diverses explications. L'économe, par exemple, a été identifié à Dieu ou au diable, on y a vu aussi la personnification de la richesse. Holtzmann donne cette interprétation : « En réalité ce n'est qu'un incident tiré de la vie journalière de l'homme mondain, pour mettre en évidence, et sans s'inquiéter de la valeur morale du détail, une seule vérité, à savoir que la vraie sagesse consiste à en faire un usage bienfaisant. » *Hand-Commentar*. Tome, I, page 222.

la parabole du jugement dernier, identifie sa cause avec celle des déshérités de ce monde et l'amour qu'il réclame pour lui-même avec l'amour de ceux qui souffrent. N'oublions pas non plus que l'action extérieure ne vaut pour lui que par le mobile qui l'inspire. L'égoïsme même raffiné et la piété sont pour lui incompatibles. Les enfants de Dieu doivent se laisser en toutes choses guider par la charité, c'est par conséquent aussi dans un esprit de charité qu'ils doivent employer les biens dont ils disposent. En donnant ils doivent penser non à eux-mêmes, mais aux autres. Les dons qu'ils font aux pauvres ne doivent être autre chose qu'une des manifestations de ce don d'eux-mêmes qui constitue le devoir par excellence des vrais disciples de Jésus-Christ.

Jésus exige des sacrifices, mais non des sacrifices stériles. Il vit dans l'attente d'une catastrophe. Mais cette perspective, loin de paralyser son activité, la stimule au contraire. Il n'a jamais été un contemplatif, sa nature éminemment active conserve toujours ses droits. Le monde va finir. Est-ce une raison pour se croiser les bras ? Assurément non. C'en est une bien au contraire pour agir avec un nouveau zèle. Les temps messianiques imposent des devoirs spéciaux, ils apportent aussi des forces spéciales à ceux qui savent les recueillir. La devise que Jésus donne aux

siens est : renoncement, mais elle est aussi : travail.

Comment dès lors n'aurait-il pas compris que l'acquisition elle-même des biens de ce monde peut être mise au service de la charité. Il y avait des riches parmi ses amis, comme Joseph d'Arimatie par exemple. Il est peu probable qu'il leur ait conseillé jamais de renoncer à leur profession et aux revenus qu'elle leur assurait. On lui a souvent reproché de n'avoir pas recommandé le travail, de n'avoir pas expliqué à ses auditeurs l'utilité d'une activité économique féconde. C'est étrangement se méprendre sur la manière dont il comprenait sa tâche. Les hommes de son temps d'ailleurs, comme ceux du nôtre, n'avaient guère besoin qu'on leur prouvât l'utilité du travail et les avantages de la richesse. Mais si Jésus n'a jamais songé à faire à ses auditeurs des recommandations superflues ; s'il a plutôt arrêté que stimulé leur ardeur au gain, il ne faut pas cependant se méprendre sur le sens de paroles comme celles-ci : « N'amassez point de trésors sur la terre... » Lui qui mettait au premier rang des devoirs de ses disciples celui de servir leurs frères, il ne pouvait pas condamner sans distinction tous ceux qui amassaient des richesses, ni même souhaiter que tous les siens se contentassent du strict nécessaire. Ne devait-il pas être heureux de voir les biens de ce

monde s'accumuler entre les mains de ceux qui savaient en faire bon usage? Sans doute son enseignement ne porte pas la trace de pensées semblables, mais ce silence n'a rien d'étonnant. Jésus, encore une fois, avait autre chose à faire que de dire aux hommes : Acquérez des richesses afin d'en faire un bon usage. Ce qu'il voulait avant tout c'est de détacher les hommes du monde et de ses biens, et il s'acquitte de cette tâche en un langage de feu souvent paradoxal et qui s'est gravé en traits ineffaçables dans le cœur des siens. Il n'en reste pas moins vrai que jamais Jésus ne prêche pas des vertus purement négatives, qu'il nous commande avant tout d'agir et que, par conséquent, il ne peut pas non plus nous interdire de nous assurer des moyens d'action. Le bon Samaritain est, selon toute apparence, un homme qui voyageait pour ses affaires et assurément il n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait, si son commerce ne lui avait pas procuré quelques ressources (1).

Lorsque Jésus invite ses auditeurs à se détacher du siècle présent, c'est alors que les richesses lui apparaissent comme un ennemi à combattre ; mais il n'en pouvait être de même lorsqu'il prêche la charité active. Il est impossible qu'au nom même de la charité il n'ait pas béni Dieu lorsqu'il met-

(1) *Luc*, x, 25-37.

tait les biens de la terre entre des mains pieuses et charitables.

Jésus semble même promettre la prospérité matérielle à ses disciples qui ont tout quitté pour le suivre, lorsqu'il déclare que tout leur sera rendu au centuple. Ils recevront des maisons, des frères, des sœurs, des terres dès à présent et la vie éternelle dans le siècle à venir (1). Où est-elle cette haine de toute possession que nos socialistes modernes veulent retrouver dans son Evangile? N'entre-t-il pas chez le riche Zachée, le chef des péagers et ne lui promet-il pas le salut sans lui demander de renoncer à toute sa fortune (2)? La parabole des talents nous donne le conseil de faire prospérer ce que Dieu nous a confié, que ce soit une aptitude intellectuelle ou un champ à cultiver (3).

Jésus impose aux siens la loi de la charité. A-t-il établi pour cette charité des règles fixes et détaillées? A-t-il proposé quelque idéal social auquel elle devait aboutir? A ces questions nous croyons devoir répondre par la négative. Ce qui a empêché Jésus de reprendre la tradition des anciens législateurs d'Israël, ce ne sont pas tant ses idées eschatologiques. Il ne faut pas s'imaginer

(1) *Marc*, x, 28-30.

(2) *Luc*, xix, 1-10.

(3) *Matth.*, xxv, 14, 30.

qu'il ait été en quelque sorte le prisonnier de ces idées. Ce qui l'empêche surtout de traduire sa conception de la charité par des principes économiques ou sociaux, c'est qu'il n'est pas venu accomplir la loi simplement en la perfectionnant ou en la complétant. Il est venu l'accomplir en inspirant aux hommes l'esprit même qui avait dicté la loi, afin que par la vertu de cet esprit ils pussent faire des œuvres infiniment plus parfaites que les œuvres de la loi. Qu'ils le suivent lui-même, qu'ils regardent à l'exemple que leur donne le Père Céleste et ils sauront en toute occasion ce qu'ils ont à faire. Nous ne pensons pas que Jésus ait considéré la manière de vivre qu'il avait adoptée, lui et le groupe des disciples qui l'accompagnaient, comme normative pour tous ses adhérents. Cette manière de vivre n'impliquait, du reste, nullement le communisme, car rien ne nous autorise à penser que ses disciples aient sacrifié leurs ressources personnelles à la communauté. Nulle part, le communisme des premiers chrétiens de Jérusalem n'est expliqué par un commandement de Jésus ou par l'exemple qu'il avait donné. Jésus, certainement, approuvait les dispositions de la loi mosaïque qui protégeaient le pauvre et le débiteur insolvable, mais il ne les mentionne nulle part dans ses discours.

Naturellement, Jésus réprouve tous les moyens

déshonnêtes d'augmenter son bien. Au nombre de ces moyens il range le prêt à intérêt. Il serait évidemment faux de voir, dans les paroles du Maître qui interdisent ce moyen d'enrichissement, des fragments d'une législation sociale complète qui aurait existé dans sa tête et qu'on pourrait reconstituer à l'aide de ses discours. Jésus n'a jamais élaboré une semblable législation. S'il s'élève contre le prêt à intérêt (1), c'est qu'il lui semble contraire à l'esprit de charité. Il ne distingue pas entre le prêt à intérêt et l'usure, aussi peu que le faisait la loi mosaïque. Mais encore une fois il ne s'agit pas là d'une règle économique mais de l'application d'un principe moral. Ce principe, nous avons à nous en inspirer, tout en restant libres de l'appliquer d'une manière différente.

La richesse doit être mise au service de la charité. Jésus entend-il dire par là que les biens de ce monde ne doivent servir qu'à subvenir aux besoins les plus élémentaires de ceux qui les possèdent et de leurs frères indigents? En d'autres termes proscrit-il tout usage de la richesse qui tend à la jouissance proprement dite et à l'ornement de la vie?

Souvenons-nous ici de ce que nous disions un peu plus haut : Jésus n'est pas prisonnier

(1) *Luc*, vi, 35.

de ses idées eschatologiques. Il ne ressemble pas à ces apocalypticiens juifs que consumait l'attente du siècle à venir, et dont on a pu dire : Ils ne vivaient plus, ils attendaient la vie. Il est en communion intime avec son Père Céleste et parce que Dieu est présent dans son cœur, il est aussi convaincu que Dieu est présent dans le monde. Voilà pourquoi il ne voit pas seulement dans ce monde la demeure de Satan et des démons, mais avant tout l'œuvre de Dieu.

La notion de la paternité divine lui fait voir dans toutes les œuvres de la création la manifestation de l'amour de Dieu.

Jésus avait la foi confiante et joyeuse qui, répandue sur toutes les choses créées, les transfigurait en signes et en emblèmes providentiels. N'est-ce pas Dieu qui revêt les champs de moissons dorées et les coteaux de vignes verdoyantes ? N'est-ce pas le Père Céleste qui donne à tous le nécessaire et le superflu ? Ainsi considérées, les richesses devenaient un don de Dieu.

Il est permis, assurément, de jouir des dons de Dieu, pourvu que ce ne soit pas en égoïste. Dieu a magnifiquement orné la terre, il a vêtu les fleurs des champs plus magnifiquement que Salomon ; ne serait-il pas permis à l'homme d'orner aussi sa vie ?

La conduite de Jésus-Christ vis-à-vis de la femme qui vient avec un magnifique vase d'albâtre pour lui en faire hommage est fort instructive (1). Pendant que les disciples s'irritent de voir un objet de prix sacrifié en pure perte, Jésus ne voit dans cet acte que la manifestation d'un amour profond et bien inspiré. Il n'avait pas demandé à cette femme de renoncer à ce qu'elle avait de plus précieux. Du moment qu'elle le fait, il sait apprécier l'intention qui la guide et repousse les considérations froidement utilitaires de ses disciples (2). Il accepte toutes les formes que prennent le renoncement, le sacrifice et l'amour ; il n'en impose aucune et n'en méprise aucune.

(1) *Matth.*, xxvi, 6-13.

(1) *Matth.*, xxvi, 6-13.

CONCLUSION

Jésus n'est ni un philosophe, ni un maître d'économie politique. Nous n'avons trouvé dans ses paroles ni système social, ni préceptes économiques. Jésus était depuis son enfance « occupé aux affaires de son Père ». « Mon royaume n'est pas de ce monde, disait-il ». Lorsqu'on voulait le faire entrer dans le domaine politique, il en sortait aussitôt par une réponse dédaigneuse. Faut-il payer l'impôt? « Payez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu (1) ». Un homme vient le trouver et lui dit : « Ordonne à mon frère de partager avec moi notre commun héritage ». Jésus répond, qui m'a établi juge avec la mission de faire vos partages (2)? On serait bien mal venu de chercher dans les Evangiles la légitimation d'une forme quelconque de gouvernement, ou bien encore un idéal social. Aussi grande est la naïveté de ceux qui voient dans l'organisation en

(1) *Marc*, XII, 13, 18.

(2) *Luc*, XII, 13-14.

communauté de Jésus et de ses disciples le type et l'idéal de l'Etat Chrétien, ou encore l'image de la législation qui régira le royaume de Dieu.

Certes, la législation des peuples chrétiens peut et doit s'inspirer des préceptes du Christ. Mais il importe de nous souvenir que le Christ est plus qu'un législateur. Il a travaillé non à poser les fondements d'une cité idéale, ou à éteindre le paupérisme. Ce qu'il a voulu, c'est donner aux hommes par l'esprit de renoncement la force de vaincre le monde avec toutes ses puissances, entre autres celle de l'argent, et avec tous ses maux, entre autres celui de la pauvreté. •

Vu et approuvé :

Le Président de la Soutenance,

Eug. EHRHARDT.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur :

GRÉARD, *de l'Académie de Paris.*

OUVRAGES CONSULTÉS

Renan. — Vie de Jésus, Paris, 13^e édition (1876).

J. Weiss. — Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes. Göttingue (1892).

W. Bousset. — Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judenthum. Göttingue (1892).

Titius. — Die neutestamentliche Lehre von der Seligkeit, Jesu Lehre vom Reiche Gottes. Fribourg (1893).

Stapfer. — La Palestine au temps de Jésus-Christ, d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, Paris, 5^e édition (1892). Du même : Jésus-Christ pendant son ministère. Voir surtout le chapitre vii : Le royaume préparé par les petits et les pauvres, Paris (1897).

P. W. Schmidt. — Die Geschichte Jesu. Freiburg (1897).

A. Réville. — Jésus de Nazareth, Paris (1897) 2 volumes.

Rogge. — Der irdische Besitz im Neuen Testament. Göttingue, 1897.

Pour notre étude sur les idées sociales de l'Ancien Testament nous nous sommes servis, outre les cours inédits de M. A. Lods, sur la littérature et l'histoire d'Israël de : Schürer, Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu-Christi. Leipzig (1886).

A. Wabnitz. — La Charité et son organisation au temps de Jésus-Christ et de ses apôtres. Montauban (1894).

C. Pipenbring. — Histoire du peuple d'Israël. Paris (1898).

Du même : Théologie de l'Ancien Testament. Paris (1886).

Nous citerons encore les encyclopédies de Lichtenberger,

d'Herzog et Plitt ; les commentaires de Reuss, de Meyer, de Holtzmann, (Hand-Commentar, 1^{er} volume. Freiburg, 1889) ; les thèses de Erichson (Jésus et les questions sociales, Strasbourg, 1866), d'Aquilas Quievreux (La Morale sociale de Jésus. Paris, 1889).

Nous avons trouvé aussi beaucoup de renseignements intéressants dans la Revue du Christianisme Pratique.

Enfin, nous nous sommes beaucoup servi des cours inédits de M. le professeur Ehrhardt sur la Morale Sociale de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que de ses explications orales. Nous lui en exprimons ici notre profonde reconnaissance.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
§ 1. — Critique des sources	7
§ 2. — Historique de la question	10

PREMIÈRE PARTIE

§ 1. — Les prophètes défenseurs des pauvres .	16
§ 2. — La loi	18
§ 3. — Documents post-exiliques jusqu'à Jésus- Christ	22

DEUXIÈME PARTIE

§ 1. — Milieu où paraît Jésus. Influences reçues.	29
§ 2. — Le royaume de Dieu	33
§ 3. — Influence de cette notion sur la morale sociale de Jésus	36
§ 4. — De l'emploi des richesses d'après Jésus .	40
CONCLUSION.	50

ST-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE, BUSSIÈRE FRÈRES
